

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

EN DESCENDANT LE NIGER

A l'heure du repas, Albert Londres constate que ses provisions solides et liquides se sont volatilisées. Magie noire ?... En tout cas, la petite mésaventure comporte une moralité d'ordre plus général.

Par Mercure ! Par ses ailerons battant à son casque et à ses chevilles, si j'avais une chienne je lui commanderais trois petits chiens, les plus méchants, bien entendu ! l'un pour Mme Edouard Herriot, le second pour Mme Paul Morand et le troisième pour Morand Paul.

Ces agréables voyageurs se trouvaient à Niafouké. J'avais même eu auparavant le plaisir de les rencontrer à Bamako. Ensemble nous avions traversé une partie du Sahel, le fusil à la main pour tuer des lions, des panthères, des



SUR LE NIGER
(Dessin de Rouquayrol, compagnon de route d'Albert Londres.)

attention, le drame commence. On mit dans un chaland la nourriture, la boisson et les ustensiles dont les blancs, d'ordinaire, se servent pour manger.

Tout va bien, Mme Herriot, malgré notre avis, se baignait dans le Niger, alors on était tous en armes pour surveiller les caïmans. L'après-midi, on faisait une partie de cartes, et, cette fois, on se surveillait mutuellement. Henri Béraud, pour que je ne sombre pas dans la mélancolie, m'ayant, à mon départ, fait don d'un phonographe, les soirs on jouait du phonographe. C'était l'attente. Tout juste si l'on ne s'embrassait pas avant d'aller au lit.

Les chalands restèrent à Kabara. La caravane Herriot-Morand monta à Tombouctou. Puis elle redescendit tandis que j'y demeurais. Elle emménagerait son chaland. Le mien m'attendrait. Au revoir ! Au revoir ! Bonne route de retour ! Bonjour à Paris ! criai-je, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, à ces parfaits compagnons de huit jours.

Tombouctou m'occupa. Du cadu au cimetière, des nomades aux sédentaires, du désert aux ruelles, du soleil à la lune, cela dura bien des jours. Enfin, un après-midi, le petit cheval réapparut. Il était même toujours aussi arabe et aussi fringant. C'était l'heure de reprendre mon pied-la-route.

J'arrive à Kabara. Le chaland est là. Un sous-officier désire que je le recueille. Il rentre en France. Ou que j'aille, cela lui gânera du temps. Montez ! sous-officier ! Adieu, commandant Fèvez, mon cher hôte ! Adieu, monsieur Guy ! A vos perches, laptots. Quatre jours de Niger jusqu'à Mopti reposeront la plante de nos pieds.

Après nous, fileront tel l'antilope-cheval sur Ouagadougou.

Le chaland glisse. La nuit va venir. Je serais mieux sur les boulevards à regarder passer les Parisiennes. Il est vrai qu'alors je ne me rendrais pas compte de mon bonheur. Consolons-nous dans la nourriture et le pinard.

Où sont les caisses ? Où donc ma langue de bœuf à la sauce tomate ? Où donc mon thon mariné dans son huile bouillante ? Où ma mortadelle que j'étendais sur mon pain comme une belle vaseline rose ? Où donc ce précieux vin, providence des broussards, dans lequel on peut tremper indifféremment sa plume pour écrire ou ses lèvres pour boire ? Et mon fromage de tête de cochon ? Et mon cassoulet aux os de lapin ? Et mes jambons de chien de fourrière ? Tout s'est envolé. La voilà bien la Magie Noire !

Incompréhensible ! Mme Herriot ne buvait que du thé. Mme Paul Morand ne buvait que du thé. Morand buvait comme ces dames. Qu'ont-ils fait de ma boustifaille ?

Et les cuillers, et les fourchettes ? et les assiettes ? Ils ne mangeaient pourtant ni le fer ni la porcelaine. Et le verre ? Quel estomac sans en avoir l'air !

Pas même une canne à pêche qui me permettrait de fouiller dans le Niger pour y chercher ma nourriture !

Ils m'ont laissé un couteau. le plus pointu, sans doute pour me permettre d'en finir avec mon désespoir.

Eminentes dames ! illustre ami ! je ne vous avais cependant rien fait !

Les laptots, sur le pont, étaient en train de s'empiffrer de couscous. Un nègre mange comme dix blancs. Pendant le temps que nous avalerions trois crevettes, ils s'envoient des kilos de mil dans l'estomac. Ce soir, sans doute pour me narguer, ils mangeaient encore davantage ! Une boule n'attendait pas l'autre. Ils y allaient des deux mains. « Fais-moi goûter ton truc », dis-je au chef. Il me pétrit une belle boule, bien ronde, bien sale. Je l'essuyai. « Bon ! faisait-il, bon couscous ! » Cela ne pouvait passer. C'était comme du sable arrosé de sueur. « Donne un franc, demain tu auras poulet. » Demain !

Je recommandais les recherches. Rien sous le lit, rien au plafond. Il ne restait décidément que les murs pour y frapper ma tête. Si mes ingrats compagnons avaient été là, je les aurais dévorés !

J'avais bien mon boy, mais si son corps était aussi dur que sa tête, comment mes dents en viendraient-elles à bout ?

On redescendait le Niger accompagné par les oiseaux-trompette. — Ti n'as pas fusil ? me demandait le chef laptot. Et si me montrait des canards qui par milliers passaient d'une rive à l'autre. Cela me rendit plus amère l'heure présente : tant de canards dans le ciel et pas un seul dans les petits pois !

— Ti connais Dardanelles ? continua-t-il.

— Moi, je connais Dardanelles.

— Ti connais Saint-Raphaël ?

— Moi, je connais Saint-Raphaël.

— Ti connais Montauban ?

— Moi je connais Montauban.

— Ti connais tout ! Ti connais aussi mon père et mon mère ?

C'était un ancien tirailleur.

— Comment trouvais-tu la France, lui dis-je, était-ce bon ou pas bon ?

— Bon la France, beaucoup zolies boutiques, beaucoup lumière, beaucoup madames blanches.

Il se gargarisa d'un grand rire.

— Qui m'appelaient mon Mamadou, qui me donnaient cadeaux beaucoup !

— As-tu des lettres d'amour ?

Ils ne sont pas rares les tirailleurs qui connaissent la belle aventure. Que de lettres parfumées prennent le chemin d'Afrique, après la guerre. Lettres ne sortant pas des bas-fonds, ayant du style : A mon Mamadou ! A mon Samba ! A mon Galandou ! A mon Moussa chéri. Ah ! belles curieuses !

— Oui, j'ai des lettres. Viens jusqu'à Koulikoro, ti les verras.

Il s'agissait bien d'aller à Koulikoro ! J'avais faim. Soudain, une



Paul Morand à côté d'un jeune lion

hyènes, des autruches, tout ce qui porte un nom en plumes et en poil. Nous n'avions d'ailleurs réussi qu'à tuer (à demi, heureusement) le très sympathique M. Peyron, résident à Macina. Enfin ! il vit toujours, et de longues années, je l'espère, lui restent pour nous maudire !

A Niafouké nous prenions le Niger. Deux chalands nous attendaient. Ici, donnez-moi toute votre

POUR ET CONTRE

On donne, au Palais-Royal, une nouvelle revue de Rip qui est, comme toujours, vive, spirituelle et charmante. Il n'y a, en vérité, qu'un seul Rip... Et il y a, hélas ! énormément de revuistes...

Une scène a été particulièrement applaudie : celle où le nommé Cognasse, militant fougueux, bolchevik, internationaliste, antimilitariste, se révèle, avec candeur, patriote involontaire et nationaliste inconscient... Finalement, le farouche Cognasse se découvre devant un régiment qui passe :

— Je connais le porte-drapeau... fait-il, un peu gêné.

Le mot est joli.

Mais il y a mieux... Et il faut bien que je raconte, en la dédiant à Rip, une petite histoire vraie, une belle histoire pour revue du Palais-Royal. Cognasse me fait souvenir, soudain, de cette innocente histoire...

Il y a quelques années, j'ai eu l'avantage de suivre, pour le *Petit Parisien*, les débats d'un grand congrès international et internationaliste. A ce congrès, qui se tenait dans une capitale étrangère du Nord, il y avait la fine fleur de nos « militants » les plus intrançaisants — de ces hardis militants qui ne veulent plus de patries, plus de frontières, plus d'armées, plus de gendarmes, peut-être même plus de sergents de ville. Chaque jour, dans des discours enflammés et incendiaires, nos antipatriotes fustigeaient le militarisme, l'impérialisme, le capitalisme, et des tas de choses en l'air...

Mais, la nuit venue, ces messieurs allaient boire de la bière dans une grande brasserie qui possédait un orchestre excellent...

Or, un soir, je pris la liberté de faire, si j'ose dire, une petite blague... Discrètement, j'allai trouver le chef d'orchestre pour le prier de nous jouer, après quelle *Touca* traditionnelle, la *Marseillaise*... Le chef accepta avec plaisir... Et, brusquement, tandis que nos antimilitaristes antipatriotes fumaient pacifiquement la pipe, les accents de la *Marseillaise* retentirent...

Alors ce fut magique... Alors ce fut admirable et émouvant...

Tous ces farouches militants, tous ces irréductibles sans-patrie se levèrent comme un seul homme, mirent chapeau bas, et, raides, fixes, entendirent, tête nue, notre vieil hymne national...

Quand ce fut fini, le plus violent de nos militants, qui avait remarqué peut-être que je souriais un peu, me dit doucement, en me tutoyant (on se tutoie beaucoup dans l'Internationale) :

— Dis donc, vieux, va pas raconter surtout qu'on s'est levé pour la *Marseillaise*... Seulement, quoi ! on est à l'étranger... A l'étranger, n'est-ce pas, vieux, c'est pas comme en France...

J'ai été discret... Je n'avais pas encore raconté l'histoire, qui pourrait faire une belle image d'Epinal... — Maurice PRAZ.

Les obsèques à Dreux de la princesse Sophie d'Orléans



Selon le cérémonial traditionnel, les obsèques de la princesse Sophie d'Orléans ont eu lieu hier, dans la chapelle royale de Dreux, où reposent les membres de la maison de France. La reine Amélie de Portugal (à gauche sur notre image), représentant le duc de Guise, conduisait le deuil avec le baron de Gaffier d'Heistroy, ambassadeur de Belgique (à droite), représentant le roi Albert I^{er}, oncle de la princesse défunte.

Parmi les princes et princesses, parents ou alliés de la famille d'Orléans, on remarquait le prince de Monaco, les princes Alphonse et Joseph-Clement de Bavière.

Souffrant, le duc de Vendôme n'avait pu assister à la cérémonie.

A la même heure, un service pour la princesse Sophie était célébré à Neuilly, en la chapelle de la Compassion. Mgr Herscher présidait.

MORT DE M. ALPHONSE AULARD

Malade depuis quelques jours, M. Aulard, professeur honoraire d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres de Paris, et président de la commission supérieure des Archives et de la Société d'histoire de la Révolution, a succombé, hier matin, à 11 h. 30, à son domicile, 1, place de l'Ecole. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans, étant né à Montebourg (Charente), en juillet 1849.

(A la 3^e page, la vie et l'œuvre de M. Aulard)

idée me vint. Ou je rêvais, ce qui eût été permis avec tant de vague dans l'estomac, ou j'avais embarqué un sous-officier à Kabara. Or il n'y avait pas de sous-officier dans le chaland. L'auraient-ils aussi mangé par T. S. F. ? Il devait être dans la machine. On rapprocha les deux bateaux. J'enjambai. Mon homme dormait sur le tas de bois, près de la chaudière, comme s'il avait fait grand froid et que nous fussions en route pour la chasse aux loups.

— Eh ! lui dis-je en le secouant, je n'ai rien à manger.

Il se réveilla lourdement.

— Excusez-moi, qu'il fit, je n'ai pas faim, j'ai trop bu.

— Vous avez bien de la veine !

— C'est, dit-il, que je reviens d'Araouan.

Il avait des provisions. Les fonctionnaires ont l'habitude de voyager lentement. En Afrique, les transports sont officiellement dans la même situation qu'il y a trente ans, avec, pourtant, cette différence que les remorqueurs sont usés. Pour faire plaisir à des voyageurs de choix, l'administration n'a d'autres moyens que d'emprunter des machines à l'industrie privée. Le passager de luxe, bien cocotté par le gouverneur, chantera à son retour en France la rapidité des transports dans le pays sauvage. Il la chantera d'autant plus haut qu'il sera mieux élevé. Si nous sortons des salamalecs, nous verrons que rien ne circule. Le 21 février, un commis adjoint arrivait à Tombouctou, il était allé vite, ayant quitté la France le 7 janvier ! Si je n'avais recueilli le sous-officier, il eût attendu une autre occasion à Kabara. Il faut près d'un mois aux fonctionnaires pour couvrir ce que, normalement, à notre époque, on pourrait faire en cent heures. Combien d'indemnités de route n'économiserait-on pas si nous avions des vapeurs ? Mais où ai-je pris que l'on devait marcher à toute vapeur à travers l'Afrique ?

Araouan !

— Araouan ! répétait le sous-officier assis maintenant en face de moi, Araouan !...

Je mangeais ses boîtes de thon, je broyais les os de lapin de son cassoulet. Je buvais son vin noir.

— Moi, disait-il, j'ai pris dix-neuf apéritifs cet après-midi, je n'ai plus soif !

— Vous êtes une distillerie et non pas un sous-officier !

— J'arrivais d'Araouan, vous comprenez !

Je me souvenais d'avoir lu ce nom sur beaucoup de tombes au cimetière de Tombouctou.

— Alors les copains sans-filistes de Kabara font la fête quand l'un de nous revient d'Araouan. Ils savent ce que c'est, même ceux qui n'y sont pas allés.

— Où est-ce votre Araouan ?

— Est-ce que je sais ? Six jours plus haut que Tombouctou, dans le Sahara.

— Et qu'est-ce que vous faites là-bas ?

— On y crève, pardi !

— A part ça ?

— A part ça, on a la fièvre. J'y faisais aussi de la sans-fil. Mais, mangez, buvez, j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

Il me versa un verre de vin.

— A la tienne ! Paul Morand.

— Quoi ? fit-il.

— Rien.

Il se dandinait et, se frappant les genoux :

— Araouan ! Araouan ! disait-il.

— Vous étiez nombreux, là-bas ?

— On était tout de suite dix.

— Il y a un village ?

— Quand il passe des chameaux ! On est là pour courir après les rezzous. Si seulement il y avait de l'eau dans le puits ! Tiens ! je vais me coucher.

On rapprocha les deux chalands. C'était tout à fait la nuit. Contrarié par la manœuvre, le Niger siffla comme fait un chat quand il se hérisse devant un chien.

— *Dianiséqué* (bonjour), nous lança le chef laptot.

— Ah ! vieux bambara ! fit le sous-off en lui bourrant la poitrine, vieux bambara ! Ça va, oui ? Ton père va bien ?

— Oui, y va bien.

— Ta mère va bien ?

— Oui, y va bien.

— Ta vache va bien ?

— Je vous rendrai tout ça à Mopti, lui criai-je.

Il disparut, roulant des épaules et répétant :

— Araouan ! sacré Araouan ! Même pas d'eau dans le puits !

Albert LONDRES.